

Les fabuleuses années soixante. Tout le monde voulait naître dans les années soixante, malheureusement il y en a qui sont nés avant. Et ils ont honte d'être nés dans les années cinquante, quand il y avait tous ces pauvres qui mouraient de faim parce qu'ils ne trouvaient rien à acheter dans les magasins, ces pauvres qu'on peut voir encore aujourd'hui habillés en pauvres, dans les films en noir et blanc des chaînes de télévision privées. À cette époque-là, les riches s'habillaient avec des vêtements du genre de ceux que les émigrants albanais qui arrivent en Italie en canot achètent aujourd'hui. À cette époque-là, ils avaient tous peur de la guerre qui venait tout juste de se terminer.

ASCANIO CELESTINI

la brebis galeuse





la brebis
galeuse

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la Traduction théâtrale, Montpellier.

Le traducteur tient à remercier Juliette Gheerbrant pour sa lecture enthousiaste et ses suggestions avisées.

Titre original : *La pecora nera*, Einaudi, Turin, 2006

© Les Éditions du Sonneur, 2010, pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-25-7

Dépôt légal : janvier 2010

Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

ASCANIO CELESTINI

la brebis galeuse

Traduit de l'italien par Olivier Favier



d but

Je suis mort cette année.

Tout le monde voulait mourir cette année.

Quand on a vécu jusqu'à aujourd'hui, on a vu tout ce qu'on pouvait voir.

On a vu les chiens dans l'espace, les hommes sur la Lune et un robot à roulettes sur Mars. On a vu exploser New York, Londres et Madrid et pas seulement Kaboul et Bagdad. On a vu l'œuf Kinder transformer chaque jour de l'année en des Pâques infinies. On a vu le lait en poudre, le vin en tetrapak et les fraises au vinaigre.

Tout le monde voulait mourir cette année parce qu'à partir de l'année prochaine, on ne verra plus rien de nouveau. Le monde se répétera comme la rediffusion d'une émission déjà passée sur les ondes. Le futur sera un résumé des épisodes précédents. À partir de demain, même l'extermination sera un spectacle ennuyeux.

premi re partie

JE ME SOUVIENS DE MA VIE PASSÉE

un ~

Je suis né dans les années soixante.

Les fabuleuses années soixante.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, malheureusement il y en a qui sont nés avant. Et ils ont honte d'être nés dans les années cinquante, quand il y avait tous ces pauvres qui mouraient de faim parce qu'ils ne trouvaient rien à acheter dans les magasins, ces pauvres qu'on peut voir encore aujourd'hui habillés en pauvres, dans les films en noir et blanc des chaînes de télévision privées. À cette époque-là, les riches s'habillaient avec des vêtements du genre de ceux que les émigrants albanais qui arrivent en Italie en canot achètent aujourd'hui. À cette époque-là, ils avaient tous peur de la guerre qui venait tout juste de se terminer. À cette époque-là, il n'y en avait qu'un dans chaque immeuble qui avait la télévi-

sion, tout le monde allait chez lui et son salon bourgeois se mettait à puer leur envie.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, mais il y en a qui ne sont pas arrivés à temps, ils sont nés après et ils se mordent encore les doigts d'être arrivés en retard. Ils sont nés dans les années de plomb, avec les gens qui mouraient dans la rue comme au beau milieu de la guerre.

C'est seulement dans les années soixante que la guerre était une chose lointaine à laquelle personne ne pensait.

Tout le monde voulait naître dans les années soixante, mais dans la vie on peut tout changer, sauf sa date de naissance.

Dans les années cinquante, les gens ne faisaient rien d'intéressant.

La seule bonne chose des années cinquante, c'était la certitude que les années soixante allaient bientôt commencer.

Ensuite, il y a eu l'année 1959 et tout le monde a serré les dents pendant quelques jours encore parce que c'était bientôt la fin de ces années insipides. L'été 1959, les gens ne sont pas allés à la mer. Ils avaient honte de porter des maillots de bain vieux et ridicules. Certains y allaient quand même et se baignaient dans l'eau qui n'avait aucun goût. Il n'y avait pas encore les *coquillages*

*et crustacés*¹ qu'il y aurait dans les années soixante. C'était une eau fade et insipide, comme toutes les années cinquante.

À la fin de l'année 1959, les gens étaient comme drogués par la curiosité des fabuleuses années à venir, et tout le monde oublia de fêter Noël. Personne n'acheta le panettone Motta, le *pandoro* Bauli, le *spumante* Berlucchi ou le nougat Per-nigotti. Tout le monde alla au lit de bonne heure sans avoir fait le réveillon. Quelques-uns avaient fait une cabane avec du velours fin. De toutes les figurines, ils n'avaient mis que les Rois mages, parce qu'eux aussi ils voyageaient ensemble pour arriver à la nouvelle année. Les Rois mages du réveillon de 1959 étaient déjà les Rois mages des années soixante. Mais l'Enfant Jésus, personne ne l'a mis. Cette année-là, l'Enfant Jésus n'avait pas envie de naître, mais à Noël 1960 par contre, il était tellement content qu'il est né trois fois.

Puis le 31 décembre est arrivé et dans le monde entier les gens attendaient le début des fabuleuses années soixante. Dès que minuit a sonné, les miracles sont arrivés en chaîne. Un chauve s'est vu pousser des cheveux de hippy. Les vieilles avec le

1. En italien, l'auteur fait référence à un standard de Gino Paoli, *Sapore di sale, sapore di mare*.

chignon et les sandales de paysan ont commencé à avoir des boucles blondes comme Marilyn Monroe et sous leurs pieds calleux sont apparues des chaussures à talon comme des plantes rampantes. Même les filles à grosses fesses qui rasaient les murs pour ne pas montrer leur cul, parce qu'il avait le format de celui des repiqueuses de riz des années cinquante... même elles se virent pousser un cul parfait, un cul enveloppé dans la minijupe des années soixante. Et il n'y avait pas de poils sur leurs jambes. Rien, pas même la marque d'un poil enlevé au rasoir. C'étaient des jambes lisses et parfaites.

Le 31 décembre 1959, tout le monde attendait l'arrivée des fabuleuses années soixante.

Tout le monde sauf ma grand-mère.

Ce soir-là ma grand-mère alla au lit à huit heures comme tous les autres soirs.

Ma grand-mère détestait les années soixante.

Elle avait détesté les années cinquante et les années quarante. Elle avait détesté la guerre et le fascisme, les Allemands et les Américains. La seule chose qu'elle ne détestait pas, c'étaient les poules.

Ma grand-mère était habillée en vieille, avec le tablier de vieille et l'haleine qui pue. Quand elle

rotait, ce n'étaient pas des rots de Coca-Cola et de Pepsi-Cola. C'étaient des rots qui avaient connu l'œuf frais. Elle marchait pieds nus même dans le poulailler. Elle ne chantait pas les chansons des années soixante, elle parlait avec la poule et la poule tendait son cou. Ma grand-mère mettait la main sous son cul et la poule larguait son œuf. Ma grand-mère y faisait un trou avec l'ongle du petit doigt qu'elle avait bien long et elle buvait. Elle disait « il est frais cet œuf, qu'il pue encore le cul de la poule ».

Dans les années soixante, tous les matins ma grand-mère m'emmenait à l'école, mais le lundi elle enfilait les grosses chaussettes de la pharmacie et elle mettait les chaussures. Le lundi, elle m'accompagnait dans la classe. J'allais sur le dernier banc et elle s'approchait de la maîtresse et elle lui demandait « comment va ce garçon? » Et la maîtresse lui répondait « ce garçon, il va mal. Je l'ai mis au dernier rang comme ça il ne dérange personne. Je l'ai mis tout seul, sinon il me pourrit les autres. Il vient à l'école seulement pour chauffer le banc. Il est faible en mathématiques. Il est faible en géographie. Il est faible du cerveau. C'est le plus mauvais de toute la classe. C'est la brebis galeuse. Il sait bien que je ne le ferai pas passer cette année, parce que s'il redouble cette année, il

finira peut-être par apprendre quelque chose ». Et ma grand-mère tirait l'œuf frais de son tablier, elle faisait un trou avec l'ongle du petit doigt qu'elle avait bien long et elle le donnait à la dame, elle le donnait à la maîtresse. La maîtresse le buvait et ma grand-mère disait « bois, maîtresse, cet œuf est tout frais, qu'il pue encore le cul de la poule ». Et tous les camarades de classe riaient parce que ma grand-mère était habillée en vieille. Ils riaient parce qu'elle disait *cul*. Elle pouvait bien parler du cul de la poule... ils riaient quand même.

Le dernier jour d'école, la maîtresse venait jusqu'au dernier banc et elle me disait « il y a ceux qui mûrissent avant et ceux qui mûrissent après. C'est comme les pommes. Toi, tu es la pomme pourrie, quelque chose qu'on jette à la poubelle. Tu es la brebis galeuse, avec toi il n'y a rien à faire, ça ne sert même à rien de te faire redoubler. Je pense donc te faire passer dans la classe supérieure. Dis-le à ta grand-mère que je te fais passer, dis-lui de m'apporter des œufs ». Et le jour du bulletin, ma grand-mère enfilait les grosses chaussettes de la pharmacie et elle mettait les chaussures. Nous allions à l'école, nous prenions le bulletin et je passais dans la classe supérieure. Ainsi ma grand-mère m'emmenait chez la maîtresse et la remerciait. Elle lui donnait les œufs et elle en donnait

même à tous les autres maîtres. Même au prêtre qui faisait le catéchisme et au professeur de gymnastique, et même au directeur. Elle faisait un trou avec l'ongle qu'elle avait bien long et tout le monde buvait. Ma grand-mère me montrait ces maîtres des années soixante et elle disait que « les maîtres sont tous des saints. Ils sont tout comme les saints qui sont dans les églises. Et le directeur est le plus saint de tous, c'est le chef des saints, c'est Jésus-Christ ». Je lui disais « non, tu plaisantes, mamie... » Mais le directeur n'avait pas une tête qui donnait envie de plaisanter. Lui, il suçait l'œuf frais comme s'ils faisaient tous deux partie de la dernière cène. Cet œuf était une sainte hostie et le directeur ressemblait au Christ qui faisait la communion, le Christ qui mangeait tout seul son propre corps.

Et ma grand-mère disait « mesdames et messieurs les maîtres, buvez cet œuf qui est tout frais, qu'il pue encore le cul de la poule ».

deux ~

Dans les années soixante, nous allions à l'institut des fous.

Ma grand-mère y entrait pour y porter les œufs frais.

J'y allais avec elle qui me chargeait les bras de sacs plastique avec tous les œufs emballés à l'intérieur et qui m'emmenait jusqu'à la grille. La sœur nous ouvrait et nous faisait entrer dans la cuisine. Il y en avait un qui faisait par terre et la sœur disait « excusez-le s'il a fait sous lui, mais celui-là, c'est comme une plante. Une plante qui fait par terre ». La sœur disait « il n'y a rien à faire parce que certains fous sont comme les ânes qui braient et qui ruent, quand on veut leur faire du bien on ne prend que des ruades ». Elle disait que c'est normal s'ils font par terre. Qu'il est plus facile de nettoyer le caca que de vouloir à tout prix leur apprendre que le caca, ça se fait aux cabinets. C'est plus facile que de leur apprendre à s'essuyer avec du papier hygiénique, que de leur apprendre le bidet, etc.

Et moi je voyais tous ces pauvres fous qui chiaient et crachaient sur les murs. Et les murs étaient couverts de crachats avec la bave qui descend sur la peinture comme une limace droguée. Elle descend jusqu'à ce que l'air sec la cloue au mur. Les baves déshydratées restaient sur le crépi comme une dentelle jusqu'au moment où l'infirmière passait avec le racloir pour les détacher comme des moules. Et puis il y avait les fous qui se pissaient dessus. Ils pissaient dans leur pantalon qui était toujours trop étroit ou trop large parce que le matin les

infirmières les faisaient descendre nus de leur lit, puis elles sortaient les vêtements d'un sac plastique et les distribuaient au hasard. Et les vêtements il y en avait seulement de deux tailles, c'était pas comme à la Rinascente ou à l'Upim². À l'institut... quelqu'un qui avait du ventre pouvait bien se retrouver avec un pantalon serré tandis qu'un fou plus maigre enfilaient un pantalon plus large. La sœur disait « ça n'a aucune importance si ces pauvres créatures perdent leur pantalon. La seule chose qui importe est qu'ils se lèvent rapidement et qu'ils arrivent à l'heure au petit-déjeuner. La cure de l'asile, c'est de faire les choses à temps ». Se réveiller, se laver, chier, pisser, s'habiller, manger, dormir. Chaque chose en son temps. Et la vie continue.

La sœur dit que cela s'appelle une *cure morale*. Que le désordre du cerveau se soigne avec l'ordre de l'institut. Les infirmières alignent tous les lits. Tout le monde habillé de la même couleur, parce que de toute façon dans la machine à laver on lave tout à quatre-vingt-dix degrés pour désinfecter, toutes les couleurs se mélangent et on crée ainsi un gris asile qui est la couleur de tous les habits. La sœur dit que la cure morale, on peut la voir aussi

2. Enseignes de grands magasins italiens.

parce que tout le monde mange la même chose. Il faut manger une belle poire cuite! La poire, un peu d'eau, pas de vin, pas de café. Ni couteau ni fourchette, seulement la cuillère en bois et l'assiette en aluminium. Parce que certains couverts sont dangereux.

Moi je voyais tous ces pauvres fous dressés par la sœur sauter du lit et enfiler des vêtements qui n'étaient pas à leur taille. La sœur les comptait et les envoyait au réfectoire. Les fous se mettaient en marche comme les clowns du cirque qui finissent leur numéro et saluent en tournant autour de la piste. Mais personne n'était là pour regarder les fous dressés. Personne n'était là pour applaudir à la fin du numéro. Nous étions les seuls ma grand-mère et moi à profiter du numéro avec nos sacs pleins d'œufs, cela ne nous faisait pas rire du tout et nous ne battions pas des mains pour eux.

Mais il y a encore un genre de fous particuliers qu'on appelle catatoniques.

Ils restent complètement immobiles sur leur lit. Certains d'entre eux, on les fait lever le matin, on les met sur un banc, ils restent là jusqu'au soir, puis on les remet sous les draps. D'autres vont tout seuls aux toilettes, mais cela leur prend toute la sainte journée.

Ils se réveillent, partent, arrivent, chient, reviennent et s'endorment. Et la vie continue.

La sœur dit « c'est une bonne chose qu'il y ait aussi ces catatoniques à l'institut et pas seulement ceux qui crient et qui cassent tout. Et puis, quand il y a pénurie de lits, nous pouvons même en mettre trois sur un lit de camp... on gagne encore de la place ».

Les catatoniques ressemblent beaucoup à des morts et ma grand-mère me laisse souvent avec eux parce qu'ils ne peuvent pas me faire de mal. Elle dit « avec ces pauvres fous immobiles c'est comme rester à la morgue. Ceux-là, ils sont très très gentils. Ils sont comme les plantes ».

trois ~

Je me souviens que j'étais habillé en lapin.

Je me souviens que c'était un jour de carnaval des années soixante.

Je me souviens que cela me faisait de longues oreilles avec du fil de fer pour les tenir droites, mais il y en avait une de cassée et on voyait le fil de fer rouillé. Je le détestais, moi, ce costume de lapin ridicule. J'étais resté muet de colère toute la journée à cause de ce déguisement, et ma grand-

mère m'a dit « il vaut mieux que tu restes un peu avec les sœurs dans le pavillon des fous catatoniques. Reste ici près de la sœur ». Je me suis assis près de la sœur qui disait son rosaire. Il me semblait qu'elle parlait toute seule... alors qu'elle parlait à Dieu! Mais elle parlait si doucement que d'après moi, même à Dieu il devait lui sembler qu'elle parlait toute seule.

Puis ma grand-mère a pris un œuf frais de son tablier, elle a fait le trou avec l'ongle de son petit doigt qu'elle avait bien long et elle me l'a donné à boire. Ma grand-mère était habillée en vieille, avec les chaussures de vieille et les chaussettes de la pharmacie et elle m'a laissé seul avec la sœur qui priait au milieu de tous ces lits pleins de fous qui ressemblaient à des enfants morts. J'ai bu mon œuf et puis j'ai commencé à penser « si la mort en personne passe ici, elle voit ces fous qui ressemblent à des morts, elle voit la sœur qui ressemble à une morte vivante et elle me voit moi qui suis muet comme un cadavre. Et pour finir elle nous emmène tous dans l'autre monde ». C'est ainsi que j'ai commencé à parler.

Je parlais à la sœur qui ne m'écoutait pas.

Je parlais comme quelqu'un qui renverse un sac plastique par terre, un sac plein de choses du supermarché. Un sac plein de Nesquik, de liquide

vaisselle et de pastilles Valda et tout finit par terre avec les pastilles Valda qui nagent dans le liquide vaisselle et la poudre de Nesquik qui vole de partout et remplit l'air de cette saveur de petit-déjeuner des enfants... J'ai ouvert la bouche et j'ai dit à la sœur tout ce qui me passait par la tête. J'ai renversé mon cerveau sur elle.

Je lui ai dit « je déteste ce costume de lapin. C'est le déguisement recyclé de la résidence, et moi je suis le plus petit de la résidence et c'est le déguisement qu'on met aux petits garçons de neuf ans comme moi. Mais cela fait presque vingt ans que ce costume de lapin en peluche fait le tour de la résidence et que tout le monde le met. C'est un déguisement des années cinquante. Un déguisement insipide. Il est stupide comme les années cinquante. Et moi je serai le centième enfant stupide à porter ce déguisement stupide. Il a même une oreille rouillée.

Moi je voulais le costume de Tarzan. Tu connais Tarzan? C'est un héros de film de la jungle. Lui, c'est quelqu'un qui ne connaît aucun mot à part "moi", "toi", son nom et celui d'une guenon qui s'appelle Chita. Et pendant le film, il apprend aussi le nom d'une belle femme blanche qui s'appelle Djène. Et de toute sa vie il n'arrive qu'à

faire des phrases qui contiennent des mots du genre “moi Tarzan, toi Chita” ou bien “moi Tarzan, toi Djène”, ou bien il appelle “Chita!” quand il a besoin de la guenon ou “Djène!” quand la femme blanche est en danger. Mais à un moment donné on comprend que la guenon est jalouse de la femme blanche, la guenon est vexée et ne parle plus. En fait, dans le film, elle ne parle jamais, sauf quelques petits cris de guenon en colère...

La guenon ne dit même pas son nom, elle ne dit pas “moi Chita”. Tandis que la femme blanche bavarde tout le temps. Elle bavarde avec tout le monde. Elle bavarde tellement qu’on dirait qu’elle est plus attardée du cerveau que la guenon. Mais la guenon est toute poilue et Tarzan ça le dégoûte. Alors que la Blanche au contraire, elle est tout épilée et Tarzan demeure perplexe. Mais ensuite il tombe amoureux et ma grand-mère dit que “Tarzan a découvert que même la Blanche, elle a des poils. Mais elle en a seulement là où c’est utile et Tarzan aime bien cette femme et cette concentration de poils. Elle lui plaît plus que la guenon”.

Tarzan s’élance sur les lianes de la jungle et hurle tout son amour fou pour Djène. Il est vêtu d’un slip déchiré et il sait dire seulement cinq mots. Ma grand-mère dit qu’il est malade d’amour. Elle dit que l’amour l’a rendu malade du cerveau. Elle dit

que son asile, c'est la jungle et qu'il y vit comme les pauvres fous de l'institut. Il se réveille, il mange, il pisse, il chie, saute sur les lianes, prononce cinq mots, remange, repisse et retourne se coucher. Et la vie continue ».

quatre ~

Moi, je voulais être Tarzan pour conquérir Marinella qui est très belle. Plus belle que Rita, Antonietta et Lucia qui sont les autres filles de la classe. Plus belle que Sofia Loren et Marilyn Monroe, que Gina Lollobrigida et même que Djène dans le film de Tarzan. Je voulais être Tarzan et voilà que je suis un lapin avec une oreille rouillée.

J'aurais même préféré le costume de Zorro. Même avec le costume noir de pirate j'aurais acquis l'amour de Marinella qui s'est habillée en danseuse.

J'aurais été plus content si je m'étais habillé en danseuse. Même si je sais bien que tous les copains de la classe habillés en Zorro, en pirate, en Tarzan, et ceux qui portaient d'autres déguisements, m'auraient dit que j'étais habillé en pédé... j'aurais préféré être un pédé. Mieux vaut être un pédé qu'un lapin! Voilà pourquoi je ne voulais pas aller à la fête de carnaval à la paroisse.